

Géraldine JAUJOU

# La guérisseuse

Roman

 Les  
Nouveaux  
Auteurs

Éditions Les Nouveaux Auteurs

33-35, rue de Chazelles 75017 Paris  
[www.lesnouveauxauteurs.com](http://www.lesnouveauxauteurs.com)

ÉDITIONS PRISMA

13, rue Henri-Barbusse 92624 Gennevilliers Cedex  
[www.prisma-presse.com](http://www.prisma-presse.com)

Copyright © 2011 Editions Les Nouveaux Auteurs — Prisma Presse

Tous droits réservés

ISBN : 978-2-819 500-86-5

À toi Nanie,  
Je ne saurais pas écrire sur toi, mais ce livre est pour toi.

À ma mère qui a un jardin magnifique  
et à mon père qui sait le contempler.

À mes frères, Cyril, Antoine et Nicolas,  
qui m'inspirent plus qu'ils ne le croient.

À mes fils chéris, William, Raphaël et Arthur,  
sans lesquels il ne pourrait y avoir d'écriture.

À mes proches et mes amis fidèles qui savent mieux écouter que moi  
et dont j'ai sans cesse besoin.

À toi Fabrice, tu es mon « Yang »,  
tu me permets de garder les pieds sur terre,

alors, des milliards de mercis...

## Chapitre 1

—Entrez, entrez ! fit la Vieille en reculant pour laisser passer son visiteur. Je ne pensais pas vous voir aujourd'hui.

—Je peux passer un autre jour, si vous le souhaitez.

—Non, non, protesta-t-elle. Ce n'est pas tous les jours que j'ai de la visite.

En s'essuyant la bouche du revers de la main, d'un geste malhabile, elle fit signe au visiteur de pénétrer dans le salon.

—Je vous prépare un petit déca...

La voix éraillée de la Vieille se faisait la malle. Elle avait pris le chemin de la cuisine, laissant l'homme debout au milieu du petit salon.

—Ne vous donnez pas cette peine, répondit inutilement le visiteur.

Livré à lui-même, il se tourna vers le seul interlocuteur que la Vieille avait bien voulu lui laisser, un ancestral fauteuil marron à la peau élimée.

—Asseyez-vous ! cria-t-elle de la pièce voisine. À moi aussi, il me faut un café. Enfin, un substitut de café... Le docteur m'a interdit le vrai. *Ce n'est qu'un déca, ma petite, ça t'emmènera pas au paradis.*

La Vieille gloussait toute seule.

Le visiteur s'assit et jeta un œil sur le programme de télévision abandonné sur une petite table basse en verre. Des visages parfaits, lisses. Des peaux de pêche, sans bubons, sans plaques rouges, sans verrues.

Il retourna le magazine de sa main droite et porta ses yeux irrités sur le décor du petit salon.

Sur la vitrine et ses étagères poussiéreuses, deux cygnes en cristal, un éventail avec des dauphins, une poupée en porcelaine, un bouquet de fleurs séchées. Il esquissa une moue de dégoût. Mais déjà la vieille était revenue dans la pièce sans qu'il l'ait entendue arriver. Elle portait de ses mains tremblantes une cafetière de déca et un pot à café. C'était devenu compliqué depuis que son médecin lui avait conseillé de diminuer la caféine. Pour préserver son cœur. Un cœur essoufflé, mais encore capable de faire un petit bout de route, avait-il dit.

En s'installant face à son invité, elle secoua la tête, exaspérée, en lui montrant sa main gauche.

— Je me suis brûlée... J'ai voulu retirer trop tôt la cafetière italienne du feu. Mon père me l'a toujours dit. « Touche pas le capot, c'est brûlant comme l'enfer », qu'il disait.

Elle souriait rêveusement, consciente qu'elle ne parlait que pour elle-même.

— Je me passerai ma petite préparation tout à l'heure. J'ai un baume que j'ai préparé il y a un mois. À base de lys blanc... de millepertuis, oui, c'est ça, du millepertuis... de calendula, pour la peau douce... et je ne sais plus quoi d'autre... Je perds la tête... avec toutes ces préparations... Mais je vous sers d'abord votre café.

— J'espère que je ne vous dérange pas. Je suis venu à l'improviste.

— Me déranger ! Moi ? Ma vie est devenue un désert depuis fort longtemps. Et quand je rencontre un pèlerin qui veut faire une halte dans mon ermitage, mon cher, je ne fais pas la difficile !

Elle sourit. Il remarqua le petit duvet noir et gris qui ourlait sa lèvre supérieure et plongea avec hâte ses yeux vers le sol. Elle portait des pantoufles roses brodées de petites fleurs mauves. Au-dessus serpentaient des varices. Les traces violettes s'étendaient de ses mollets jusqu'à ses genoux.

Les jambes de la Vieille avaient perdu leur silhouette. Ce n'étaient plus que deux petits poteaux sans grâce, sans force. Les collants beiges semi-opaques qu'elle achetait à prix d'or à la pharmacie dissimulaient à peine le flétrissement de sa peau.

Il serra les poings. Il fallait qu'il tienne, il n'était pas venu pour ça.

Elle sortit deux tasses et deux soucoupes du buffet en formica et un pot à sucre en forme de trèfle. Des marquises et des valets, dans des tons pastel. Le seul service qu'elle avait gardé de son mariage avec Hermann. Un soupir de nostalgie et elle remplit deux tasses avec la même cafetière. Puis elle s'assit dans le vieux canapé en cuir, face à son visiteur. Elle buvait par petites goulées, en laissant échapper des soupirs de satisfaction.

— Alors, les affaires ? lui demanda-t-elle au bout de quelques minutes.

— Eh bien, je n'ai pas à me plaindre. Cela va beaucoup mieux que le mois dernier. Je vais pouvoir entrer dans mes fonds cette fois-ci.

— Bien, approuva-t-elle en hochant la tête.

Elle reprit une gorgée, puis regarda de nouveau le visiteur avec bienveillance.

— Vous avez l'air de vous porter mieux.

— Oui, bien mieux. Enfin, je veux dire... Tout a disparu. Ça m'a changé la vie. Et je vous le dois.

— Taisez-vous ! Vous savez que je ne le fais pas pour les remerciements. Mais je suis ravie que vous vous portiez mieux. Et puis vous m'aidez beaucoup.

La Vieille avait mal et elle porta sa main contre son cœur. Lorsqu'elle souffrait, elle geignait comme un enfant.

— Aïe ! Je suis désolée... J'ai mal. C'est idiot... Que je suis douillette ! Je vais me mettre ce baume et je reviens tout de suite.

— Ne vous inquiétez pas ! Allez vous soigner. Si vous voulez, je peux repasser une autre fois, insista-t-il en faisant mine de se lever.

— Non ! Non ! Je vous tiens. Vous restez ! Je dois avoir un paquet de biscuits dans la cuisine. Servez-vous, j'arrive !

Elle se leva avec difficulté du canapé. Il se leva lui aussi, vieux réflexe de politesse qui datait d'un autre temps. D'un pas traînant, elle quitta la pièce.

Il se rassit, avala une gorgée et manqua de s'étouffer. Le déca était infect. Il détestait ça, cette mixture qui se voulait être un café sans café.

Il alla vider sa tasse dans l'évier de la cuisine. Puis il se servit de l'autre cafetière. Le contenu avait un goût de flotte mélangée à de la chicorée. C'était déjà plus supportable.

Il regagna le canapé sans conviction. Il se demandait encore pourquoi il était venu. Il n'avait plus besoin d'elle. Mais, inconsciemment, il lui en voulait. Il lui en voulait de ce qu'elle lui avait dit lors des séances précédentes. Et même de ce qu'elle avait fait pour lui. C'était sans doute pour cela qu'il était venu aujourd'hui chez elle. Non pas pour la remercier, comme il l'avait fait naïvement quelques minutes

auparavant, mais pour lui lancer quelques phrases bien senties auxquelles il avait réfléchi toute la semaine.

Devant lui se trouvaient la tasse de la Vieille et sa cuillère posée à plat sur le rebord du programme de télévision. Il la prit et la remplaça par la sienne. Après avoir pris soin de cracher dessus. Juste un peu de salive sur le rebord. Pour qu'elle se retrouve dans la tasse de la Vieille. Un geste qu'il n'avait pas refait depuis ses dix ans. Depuis le jour où sa mère lui avait filé une trempe qui lui avait appris à bien se conduire en société, à enfermer cette violence, cette haine qu'il avait des gens âgés.

À l'époque, il ne l'avait pas fait discrètement. Il avait craché dans la cuillère du vieux monsieur qui était venu voir sa mère, le Lucien de la voisine. Sa mère l'avait vu et lui avait envoyé un aller-retour qui l'avait plus vexé que blessé. Mais ce matin, il avait senti ce geste lui venir tout simplement et cela ne lui avait pris que quelques secondes. Il sourit. Il était satisfait d'avoir réalisé une expérience si intéressante.

La Vieille réapparut dans le salon comme elle en était partie, avec ce même dandinement fatigué qui la faisait ressembler à un vieux héron. Elle avait un bandage sur la paume de la main droite.

— C'est bon, maintenant que je me suis occupée de mon petit bobo, je suis à vous. Quelle est cette grande nouvelle que vous voulez m'annoncer ?

— Quelle grande nouvelle ? De quoi parlez-vous ?

Elle avala une gorgée de café et sourit.

— Quelque chose a changé, n'est-ce pas ? dit-elle en sondant son regard. Sinon vous ne seriez pas venu me voir.

Il regarda ses cheveux gris bouclés et ses lèvres plissées par les rides. Elle était très forte à ce petit jeu. Mais il savait à quoi s'en tenir. Cette fois-ci, ça ne durerait pas longtemps.

—Vous vous faites des idées. Je suis juste venu en voisin. Et je n'ai rien à vous demander.

—Ne montez pas sur vos grands chevaux. Ce n'est pas parce que vous avez trente ans de moins que moi que vous m'impressionnez. Vous les avez trouvés au fait ?

—De quoi ? Mais je vous assure. Il ne peut s'agir que d'une erreur... Je n'ai jamais voulu...

—Je parle des biscuits, lui dit-elle en posant une main sur les genoux du visiteur.

—Non, répondit-il d'une voix blanche. Il s'était ridiculisé, pensa-t-il. Il en avait les mains moites. Je vais partir...

Le ton était si solennel que sa voix lui sembla résonner démesurément dans le petit salon.

—Non, attendez ! Mangez un biscuit avec moi et reprenez une tasse de déca. J'ai été méchante avec vous. Je dois me faire pardonner.

Les yeux bleus de la Vieille le regardaient, droits et fixes comme deux pics enneigés.

—Vous n'êtes pas méchante. C'est juste que...

—Je sais, ne vous troublez pas. Je vais chercher ce paquet et remplir les cafetières.

Il hochait la tête, pris en faute, comme un enfant. Les poings serrés sur ses genoux, il regarda par les voilages grisâtres la rue déserte. Il avait envie de hurler dans le salon. De balancer cette table en verre. Ou de faire caca dessus. Mais sa mère ne serait pas fière de lui. Ni Béatrice. Sa chère Béatrice.

La Vieille se releva en s'appuyant sur la table basse et balançait son vieux corps usé jusqu'à la cuisine. Le héron traversant son marais. Il se servit une autre tasse de café, examina la marquise et le valet sur le sucrier. Il les détestait ; ils avaient l'air coquets et bien élevés, à se faire les yeux doux sur de la porcelaine de mauvaise qualité.

Béatrice aurait détesté une telle médiocrité. Elle n'aurait d'ailleurs même pas porté les yeux dessus.

Un bruit fracassant venu de la cuisine troubla cet éloge. Le cœur affolé, battant dans sa poitrine à en faire rompre ses artères, il n'osait bouger. Le silence. Un gémissement. Il se leva. Fit quelques pas vers l'entrée de la cuisine. La Vieille gisait à terre, le visage rougi, les yeux exorbités. Elle s'asphyxiait. Le bras tendu, elle essayait de s'accrocher à la poignée d'un placard. Elle regarda son visiteur et ses yeux bleus n'étaient plus qu'un océan de sang et d'angoisse. Elle happa un oxygène qui refusait d'entrer dans ses poumons et, de douleur, griffa le sol.

Il voulut crier, appeler, mais rien ne sortit de sa bouche. Il recula, regarda autour de lui. Des taches grises se baladaient sur ses rétines.

À tâtons, il récupéra sa veste et sortit de la maison en claquant la porte. Au coin de la rue, il attendit quelques minutes, essayant de respirer plus calmement.

Il ferma les yeux, les mains crispées à l'intérieur de sa veste. Puis il les rouvrit. La rue n'avait pas bougé. Les taches grises étaient parties. Les voitures circulaient devant lui. Une petite fille sur son vélo le bouscula.

*Elle est morte...* Il jeta un dernier coup d'œil derrière lui.

*Vieille peau...* Un grand calme l'envahit. Un apaisement plus profond que tout ce qu'il avait pu ressentir jusque-là. Il hochait la tête d'un air satisfait et traversa la rue, dans les clous, le nez en l'air, le visage tendu vers un soleil radieux qui sortait d'un amas de cumulo-nimbus.

*« Pour des raisons techniques, nous sommes arrêtés en pleine voie. Cet arrêt est momentané. Nous demandons aux*

*voyageurs de ne pas descendre des voitures, pour leur propre sécurité. »*

Anna ouvrit les yeux et essaya de se dégager de la position qu'elle avait prise. Elle s'était endormie, peu avant Château-Thierry, sur l'accoudoir, le nez dans les rideaux orange du train express corail, qui pouaient la sueur et la poussière. Elle ne sentait plus ses muscles endormis. Elle fit l'inventaire. Une langue râpeuse, une haleine de camionneur. Elle était partie sans déjeuner ce matin-là. Et, la veille au soir, elle s'était sifflé à elle seule la bouteille de gewurztraminer. Une tête comme un compteur à gaz. Un contrôleur passa dans le couloir.

— Excusez-moi, où sommes-nous ?

— Nous sommes à dix minutes de Reims, dans la montagne de Reims plus exactement, mademoiselle.

— Et pourquoi s'est-on arrêté ?

— Ce n'est qu'un petit incident technique. On repartera dans deux minutes.

Il avait un ton de voix qui lui rappelait celui de son institutrice du primaire, une folasse qui les mettait au coin, elle et ses camarades, pour un oui ou pour un non. Avec un stylo dans la bouche.

— Pas la peine de le prendre de haut ! C'est pas moi qui l'ai mis en panne votre train pourri ! le défia-t-elle en s'enfonçant dans le siège.

— Comment ?

Il la regarda, prêt à lui sauter à la gorge. Il avait l'air aussi crevé qu'elle et, visiblement, il n'attendait qu'un signe, la main sur son carnet.

— Rien, laissez tomber. Elle tourna la tête côté fenêtre.

Il haussa les épaules et quitta le wagon. Elle reprit sa position en chien de fusil sur la banquette. Elle avait déjà la haine avant de poser les pieds dans cette foutue ville.

Elle n'arrêtait pas de se prendre la tête avec tout le monde. Tout à l'heure, elle avait failli se battre avec un agent pour une amende. Il lui avait expliqué que sa carte de réduction n'était plus à jour et il l'avait menacée de lui faire payer un plein tarif. Elle avait presque hurlé dans le wagon. *Oui, putain d'enculée de ta mère, j'ai pas eu le temps de faire refaire cette carte et ça me fait bien chier. T'as qu'à me la foutre ton amende et te la foutre au cul par la même occasion !* Il avait fallu la médiation d'un autre voyageur pour que ça ne finisse pas en distribution de tartes au fond du wagon.

Elle avait été obligée de payer un acompte. De six euros. C'était tout ce qu'elle avait en poche. Elle en avait sa claque de tous ces connards de planqués. Pourquoi être partie de Saint-Denis ? On y trouvait les mêmes connards. Mais avec encore six euros en poche. Le prix d'un paquet de clopes. Un putain de paquet qui t'aide à survivre. Il ne lui en restait que quatre, de cigarettes, dans le sien.

Elle détestait Reims. Ville de riches, ville de bourgeois. Des mesquins coincés du cul. Un tas de fumier où elle avait suffisamment faisandé dans sa jeunesse. Les phrases s'affichaient toutes seules dans sa tête, comme des évidences. Et la Vieille avait réussi à la faire revenir.

La carcasse du train s'ébranla, le train repartit. Les voyageurs commençaient à descendre leurs bagages et prenaient place en tête de wagon.

Elle se releva, rangea son sac, un petit Lafuma usé jusqu'à la corde, qui devait contenir deux slips, un tee-shirt, son paquet de clopes quasi vide et son portefeuille désormais dégarni. Elle avait la tête lourde. Elle n'arrêtait pas de repenser à la Vieille. Pourquoi l'avait-elle fait venir ? Comment avait-elle fait pour la retrouver en banlieue parisienne alors qu'elles ne s'étaient pas vues depuis plus de quinze ans ? Qu'est-ce qu'elle lui voulait ?

C'était sûrement pas pour lui donner du fric. La Vieille n'avait plus un kopeck. À peine un toit. Elle n'avait aucune envie de s'expliquer avec elle sur les raisons de son départ. *Si c'est ça qu'elle attend, elle peut toujours se brosser.* Elle en avait bavé depuis qu'elle était partie, mais c'était certainement pas pour revenir à la case départ.

Le train commença à ralentir. Il entra en gare. Elle se leva et rejoignit la queue qui s'était formée en tête de wagon. À travers les fenêtres sales, il lui semblait reconnaître le Palais des Congrès et le parc de la Patte d'Oie. Elle ressentit comme une sorte de vague à l'âme. C'était comme si elle n'avait jamais quitté cette ville. C'était comme être prisonnier d'une toile d'araignée. Toujours le même décor, toujours le même sentiment d'échec.

Le train freina. Elle enfila son blouson et descendit sur le quai. Le froid était mordant, un vent glacé balayait le quai, sans vergogne. Elle frissonna. Elle n'était pas assez couverte. Elle voyait déjà les yeux réprobateurs de la Vieille. *Tu veux attraper la crève, c'est ça ? Tu veux attraper la mort, hein !...* C'était déjà insupportable.

Elle se retrouva sur le parvis de la gare. Il était près de 18 heures. La circulation était assez dense. Le soleil commençait à décliner, mais le temps était encore clair. *Comme Reims. Beau mais froid. Froid mais beau.* Elle retourna les adjectifs dans sa tête, comme par jeu. Elle stressait. C'était quoi déjà le bus pour aller chez la Vieille ? Le K ou le R ? Elle ne se souvenait plus. Elle se posta sous un Abribus, jeta un coup d'œil sur le plan plastifié.

Le K ? Va pour le K.

Le soleil brillait comme une insulte. C'était le mois de juin.

Lucie et Hermann étaient là, à l'ombre. Yvonne regarda le ciel. Un bleu si pur. Elle serra la main de la petite. Cela faisait trois fois qu'elle essayait de se dégager. Elle voulait aller jouer dans les allées. Elle avait amené sa poupée.

Lucie était une bonne conductrice. Hermann l'avait toujours dit. C'est lui qui lui avait appris à conduire. Il la trouvait très douée au volant de la Simca. Elle avait eu son permis en 62. Après, elle était partie à Paris. Hermann disait qu'elle savait conduire comme un Parigot.

Sur le chemin du retour, il l'avait appelée d'une cabine téléphonique, à Meaux. L'année 1972 était la bonne. Le Tour de France allait passer à Reims.

Hermann. Rien que de dire son nom...

Un oiseau se posa sur le portail et la petite le montra du doigt.

Yvonne avait pleuré la nuit entière, et les deux précédentes. Elle était même allée à la cave pour hurler. Pour ne pas réveiller la petite.

Pour la petite.

Lucie l'aurait voulu. Hermann aussi.

Yvonne voulait être seule. Pour pouvoir partir elle aussi.

Sans la petite, elle serait allée, avec le Mauser, voir ce poivrot de conducteur de camion. Après, elle aurait donné la main à Hermann. Qu'importe ce qu'en aurait pensé Dieu.

La petite continuait de lui tirer la main. Yvonne regarda sa tête brune.

Elle avait été une mère. La mère de Lucie. Mais c'est Hermann qui avait été la maman. C'est lui qui avait élevé Lucie. C'était surprenant cette fibre maternelle chez un homme. Mais Hermann était un homme à part. Il avait laissé à Yvonne sa liberté, pour ses recherches et ses travaux, et il s'était chargé de l'éducation de Lucie.

Les années avaient filé à toute allure et Lucie avait eu la petite. Et maintenant, il ne restait que la petite.

Les cyprès penchaient sous la brise du vent. Les allées étaient vides. Le soleil commençait à taper dans le silence étouffant du cimetière. La petite tirait de plus en plus fort sur sa main. Elle lui avait demandé tour à tour pipi et à manger.

Yvonne voulait s'allonger dans le caveau, près d'Hermann.

Elle pouvait confier la petite à l'Assistance. C'est vrai qu'ils étaient de plus en plus regardants. À cause de mai 68. Lucie l'avait faite, cette révolution. Les femmes libres, l'amour libre, les enfants sans papa. Yvonne ne pouvait pas comprendre. Hermann avait l'air de savoir, lui, pourquoi sa fille avait voulu cela.

La petite irait à l'Assistance. Yvonne aurait le temps de disparaître avant que les services sociaux ne réagissent.

Ça valait mieux pour la petite.

Yvonne se sentait morte à l'intérieur. Une petite fille ne pouvait pas vivre auprès d'une morte.

La petite avait fini par lui échapper des mains. Elle courait entre les allées, cueillait des fleurs sur les tombes. Yvonne détourna le regard. Elle s'approcha de l'entrée du caveau et descendit les marches. Elle sentit sur sa peau la fraîcheur de la pierre. Elle regarda le prénom de sa fille gravé sur une plaque en marbre. Elle avait choisi ce prénom à cause de Lucie Aubrac. Hermann avait eu peur que ce soit un peu lourd à porter. Yvonne avait prédit que sa fille ferait elle aussi de grandes choses.

La tôle lui avait donné tort. Elle avait broyé cette intelligence, fait de la bouillie de ce feu follet qu'était Lucie. Et d'Hermann aussi.

Hermann était à droite. Yvonne s'allongea sur la pierre tombale.

Elle voulait pleurer, mais elle n'y arrivait plus. La douleur était là. Le manque abyssal. Elle voulait disparaître. Se fondre dans la pierre. Elle ferma les yeux. Elle le revit comme il était à leur mariage. Son corps trapu, ses yeux rieurs, sa bouche, ses mains hésitantes. C'était son plus beau souvenir. Avec celui de leur rencontre.

Tout cela avait disparu. Allait être réduit en poussière. Son âme, elle, était partie. Dans un froissement de tôle. Elle voulait le rejoindre avant qu'il ne fût trop tard.

Elle se voyait rentrer avec la petite, téléphoner à Simone. Lui confier la petite et lui faire ses recommandations. Simone comprendrait. Elle lui devait tellement qu'elle ne dirait rien.

Après, elle reviendrait ici. Avec ce qu'il fallait. Elle partirait en douceur. Dans la douce odeur de la fleur d'oranger. Pour cacher celle de la valériane.

La petite comprendrait. Elle trouverait une famille. Peut-être même que Simone lui trouverait une famille turque. Mais qu'est-ce que ça changeait, du moment que c'était une famille ?

Elle était encore petite. Elle avait toutes les chances de se faire adopter.

Yvonne embrassa la pierre. *Hermann, attends-moi !*

Elle se releva et sortit du caveau un peu apaisée. Elle resta quelques instants dans l'allée, éblouie par le soleil. La petite pleurait. Elle la chercha des yeux. Elle était tombée, embarrassée par son bouquet de fleurs volées. Yvonne l'aida à se relever. Les fleurs étaient éparpillées sur les tombes et dans les allées. Yvonne se sentait indifférente. Elle voulait seulement rentrer au plus vite.

Anna tira de nouveau sur sa main.

— Ça suffit maintenant, on rentre.

— Juste une fleur, Mamami.

La petite avait encore une larme qui coulait sur sa joue duveteuse et pleine de poussière. Yvonne ferma les yeux.

Elle voulait que les choses aillent vite. Il fallait faire un dernier effort. Ce soir, elle pourrait se reposer.

— Juste une. Et on rentre.

La petite se pencha. Elle ramassa un chrysanthème et une rose. Yvonne lui montra le chiffre 1 avec son index. La petite reposa les deux fleurs.

— Celle-là, c'est la plus importante, Mamami. Elle est pour toi. De la part de Papou.

Yvonne regarda la fleur que lui tendait la petite. Elle semblait fragile au creux de la main de l'enfant. Une petite fleur de prunier, délicate, blanche, éphémère.

La petite aimait jouer à ce jeu avec son papou. Elle courait jusqu'au bureau d'Yvonne et elle lui tendait une fleur qu'Hermann ramenait de ses jardins en rentrant le soir. Leur langage, leurs mots d'amour.

La petite ne savait jamais la signification des fleurs qu'elle portait à Yvonne mais elle voyait toujours ce drôle de sourire se dessiner sur les lèvres de sa Mamami. Un sourire de désir végétal.

Yvonne caressa les pétales posés sur la main moite de la petite.

— Tu sais ce que signifie cette fleur ? demanda-t-elle à la petite en s'accroupissant face à elle.

— Elle veut dire quelque chose ? Elle parle la fleur ?

— Oui. Elle dit : « *Tiens tes promesses.* »

— Et tu lui dis quoi, toi, Mamami ?

— Des choses de grands, mon lapin...

Yvonne se releva et prit l'autre main de l'enfant pour ne pas écraser la fleur de prunier. Ensemble, elles sortirent du cimetière.

## Chapitre 2

— Elle est morte. Inutile de te presser, mon gars. Tu appelles les flics ?

— OK, je m'en occupe.

Khaled sortit dans la rue Paul-Bert, dans le quartier du Petit Bétheny, pour regagner son camion. Être pompier, ça avait de la classe les soirs de mois d'août, au bal de la caserne. Surtout quand sa maman donnait un coup de neuf à son uniforme, la larme à l'œil.

Ça en avait beaucoup moins une journée de novembre comme aujourd'hui. C'était sa dixième sortie avec Dimitri. Ils fonctionnaient en tandem depuis le début de la semaine. Là, ils étaient en service depuis 5 heures du matin. Sans une interruption entre l'accident du périphérique (deux mortes dont une gamine de huit ans) et l'intervention dans la cité pour une chute d'ascenseur où ils avaient dû travailler en ayant au cul tout une bande de jeunes qui s'emmerdaient au point d'en faire chier les autres.

Khaled aurait bien aimé aller s'asseoir deux secondes et respirer. Juste histoire d'effacer la bande, l'enregistrement des images moches et tordues de la matinée. Mais la série continuait.

Il se saisit du poste d'appel et appela le commissariat du centre. Les voisins commençaient à sortir les uns après les autres. Un attroupement s'était formé à l'entrée de la rue. Il s'essuya le front du revers de son uniforme. Il avait chaud alors que la température n'atteignait pas les 8 °C. Il avait peut-être attrapé la crève. Il regarda les curieux. La nausée le gagnait.

*Et oui, elle est morte ! Circulez, y'a rien à voir. Vous êtes sûrs d'avoir envie de voir ça de près ? C'est pas bien beau comme spectacle, une grand-mère aux yeux vitreux, avec une langue gonflée comme un vieux morceau de bœuf.*

Et cette position ridicule, comme si elle avait voulu faire un plongeon, les collants descendus sur les genoux. Il se sentait à cran. Trop fatigué et trop ému par ce qu'il venait de voir. Il sauta du marchepied et courut jusqu'à la maison de la vieille dame.

Il se retourna une dernière fois vers les voyeurs, la gorge nouée.

*Vous avez peut-être envie que je prenne des photos pour que vous puissiez mieux voir, pour vos enfants ?... J'en fais un petit jeu et je reviens.* La porte d'entrée claqua dans son dos.

Dimitri était toujours dans la cuisine, il n'avait pas quitté le cadavre des yeux.

— Ils arrivent dans deux minutes. En attendant, pas touche !

— Je ne l'ai pas touchée, se défendit son collègue.

— Tu crois qu'elle est morte de quoi ? demanda Khaled en regardant le bras gauche de la morte, un bras décharné et fripé tendu à la verticale.

Elle avait probablement attendu qu'on la secoure. En vain.

— Apoplexie ? Infarctus ? Je ne suis pas sûr.

— Elle était seule... Misère, je voudrais pas crever comme ça !

— C'est pas pour t'enlever tes illusions, mec, mais même si elle avait eu de la compagnie, je doute qu'on aurait pu la sauver. La mort a été rapide. L'affaire de quelques minutes.

Dimitri s'y connaissait, il avait vingt ans de métier dans les dents et, dans la tête, des tas de cadavres.

Khaled hocha la tête. C'était pas son boulot de refaire le monde. Mais il aurait bien voulu se sentir un peu plus utile ce matin-là, et un peu moins fiévreux.

Les policiers arrivèrent avec quelques minutes de retard, mais ils avaient dans leurs bagages un légiste. Ou plutôt une légiste. Florence Delacourt. Une femme blonde avec de très longues jambes, en costume et nœud papillon. Habillée comme ça, elle avait plutôt l'air de servir aux Crayères que d'être docteur légiste en service pour la Crim' de Reims. Elle avait la trentaine et une expérience professionnelle plutôt hétéroclite. Elle s'était vite lassée de certains milieux médicaux, naviguant de médecin généraliste à kinésithérapeute, de psychanalyste à orthophoniste. Plutôt brillante et originale. Comme sa tenue de travail : tailleur garçon et nœud de cravate de couleur vive. Elle y tenait. Pour faire plus crédible.

— Vous pensez à quelque chose de louche, demanda l'un des pompiers à l'officier qui dirigeait les opérations.

— Non, mesures de routine. C'est elle qui signera le constat de décès.

Pas moins de quatre policiers, deux pompiers et une légiste en pingouin, le salon n'avait jamais accueilli autant d'uniformes et d'officiels depuis son édification.

La légiste, après un examen rapide, se leva et toussa pour attirer l'attention du plus haut gradé, l'officier Jérôme Cochin. Un grand type avec des épaules de rugbyman et une tête de Saint-Bernard. Elle le connaissait depuis le collège et elle trouvait assez drôle de se retrouver dans la même ville que lui, et quasiment dans le même service.

Ils s'étaient mis d'accord tacitement pour ne pas tomber dans les familiarités et le copinage devant les autres gars de l'équipe. L'amitié entre une femme et un homme, c'était pas toujours bien vu dans leur milieu. Ça prêtait à confusion. D'autant plus que, des deux, c'était sûrement elle qui avait le plus de poigne. Les femmes maîtresses d'elles-mêmes et maîtresses des autres, ça plaisait moyennement.

— Je crois qu'on va en avoir pour plus longtemps que prévu, officier.

Elle lissa son nœud papillon en soie, de couleur vive comme le voulait son code du travail personnel. Pour les visites particulières comme celle-ci, il était rouge et orange avec de petits vermicelles dorés, cousus en relief sur le dessus.

L'officier Cochin la regarda sans comprendre, les autres uniformes se turent d'instinct.

— Votre « mamie » a été empoisonnée, insista-t-elle, désolé de devoir mettre les points sur les i en de pareilles circonstances.

Et cela d'autant plus que l'officier lui avait promis de lui offrir un café après l'intervention, pour qu'ils échangent leurs points de vue sur la prochaine saison des Flammes Bleues.

— Vous en êtes sûre, docteur ?

Il avait une manière de dire « docteur » qui faisait se dresser les cheveux sur le crâne. Quelque chose entre le soupir et l'aveu. Elle aurait eu vite fait de succomber. Mais ses préférences se situaient plutôt géographiquement du côté de Lesbos. Elle éprouvait néanmoins une certaine admiration pour ce charme inconscient qu'exhalait l'officier. Elle répondit d'une voix aussi neutre que possible, réprimant un sourire peu approprié aux circonstances.

— Quasi. Les traces bleues aux commissures des lèvres, les pupilles dilatées. Elle a reçu un excipient qui a fait

s'emballer son petit cœur valeureux, mais âgé. Et la machine n'a pas supporté. La surchauffe. Mais pas une surchauffe naturelle.

— Et merde, marmonna un des policiers, en guise de commentaire.

— Vous avez une idée de l'heure du décès ? demanda l'officier Cochin en cherchant du regard celui qui avait juré.

— Peut-être en fin de matinée. Mais je vous en dirai plus après examen complet du corps.

— Les affaires reprennent, dit-elle à la Vieille qui ne put guère se réjouir outre mesure.

Les deux pompiers firent un signe de la main et quittèrent la maison. Ce n'était plus de leur domaine. Et comme l'éternité ne leur appartenait pas, même s'il leur arrivait de rouler à tombeau ouvert, ils filèrent sirène au vent.

L'officier rappela la procédure et les policiers effectuèrent leurs prélèvements sans tergiverser. La légiste contacta la morgue. L'officier appela des renforts. Il avait besoin de quelqu'un pour garder la maison.

Au bout d'une heure et demie, le travail était bouclé. Les ambulanciers de la morgue avaient débarrassé le corps, dernier vestige de la scène du crime qui n'eût pas été visité et fouillé de fond en comble. La légiste, spéléologue attitrée du cadavre, au service de la justice, monta dans le fourgon et fit un signe de la main au lieutenant. Signe d'au revoir sans conteste. L'officier, quant à lui, ordonna l'évacuation et fit poser des scellés. La chambre forte était close, mais son travail ne faisait que commencer.

*Où est Mamami ? M'a abandonné ? Peux pas le croire. Mamami trop gentille.*

*Elle dormait dans la cuisine... et elle est partie avec les hommes. A oublié de me laisser à manger.*

*Ma gamelle vide.*

*Deux, trois lunes... ventre qui grogne.*

*Plus de couverture. Plus de chanson. Plus de menthe. A besoin de Mamami. Elle savoir ça. Moi toujours gentil. N'ai pas cherché à prendre le chien des voisins. A resté sage tout le temps.*

*Pas tenir. Trop faim. Vais crier. Peut-être Mamami cachée. Mamami veut jouer ? Descendre tout seul.*

*Interdit à Jonas. Descendre interdit.*

*Mamami t'aime. Mamami t'aime. Pleurer interdit aussi à Jonas.*

*Pas descendre. Rester dans l'abri de Mamami. Attendre. Mamami gentille. Venir. Pas oublier Jonas.*

Au moment où l'officier Cochin signifiait à toute la troupe de rentrer au bercail, bien assis dans le siège passager de la Renault 16, une jeune femme s'approcha de la porte d'entrée de la maison de la victime.

— Regardez, officier, ce qu'elle fait celle-là ! fit le conducteur du véhicule de fonction, un jeune gardien de la paix.

— Et où est le planton ? gueula l'officier Cochin.

— Il n'est pas encore arrivé. Il faut attendre la fin du tour de garde.

— Mais c'est pas vrai ! hurla l'officier en défaisant sa ceinture. De colère, il balança la porte du véhicule sur les pieds du gardien de la paix qui voulait le suivre.

Il courut jusqu'à la porte et attrapa le bras de la jeune fille.

— Police criminelle. Vous n'avez pas le droit de pénétrer dans cette maison.

Elle s'écarta vivement de lui.

— Vous n'avez pas le droit ! répéta-t-elle, offusquée. Je suis chez moi !

Les quelques voisins qui traînaient encore sur le trottoir se replièrent en ordre dispersé, en vol de pigeons insatisfaits.

— C'est chez vous ? dit-il un ton plus bas, d'un air suspicieux.

— J'ai toujours habité ici. De quel droit vous voulez m'interdire l'entrée de cette maison ? J'ai rien fait. Pourquoi vous vous en prenez à moi ? Et ma grand-mère, elle est au courant ? l'interrogea-t-elle, un peu inquiète.

— Vous êtes parente avec madame Yvonne Kaleban ?

— Je viens de vous le dire, se moqua-t-elle. Laissez-moi lui parler ! C'est elle qui vous a dit de venir ? C'est aberrant. C'est elle qui a insisté pour que je vienne. « La connasse », jura-t-elle pour elle-même.

— Elle est morte. Ce matin.

— Elle est morte ? répéta la jeune femme, sans comprendre.

— Vous ne pouvez pas réintégrer votre domicile avant la fin de l'enquête. Ça ne durera pas tant que ça. Je vous conseille de prendre quelques affaires et de louer une chambre d'hôtel. Vous pourrez vous faire rembourser les frais en constituant un dossier.

Elle le regarda d'un drôle d'air. Elle ne comprenait rien à son charabia. Avec sa tête de bénédictin et sa carrure d'ours des neiges mal dégrossi. Il lui parlait d'hôtel, de frais, de remboursement. C'était un vrai con. Avec un grand C. Il venait à peine de lui annoncer que sa grand-mère était morte. Et il lui faisait un exposé sur la générosité de l'administration judiciaire.

La langue collée au palais, elle resta immobile. Ça ne pouvait pas être ainsi. La Vieille ne pouvait pas être morte aujourd'hui. Pas justement aujourd'hui.

Elle l'avait fait exprès.

L'officier Cochin continua à débiter toutes les consignes concernant la garde de la maison et les démarches

engagées par la police. Il voulait bien faire, mais elle en avait sa dose des connards qui lui bourraient le mou.

— Elle est morte comment ? Pourquoi la police ? le coupa-t-elle de façon brutale.

— Je ne peux pas vous en dire beaucoup... Mademoiselle ? Madame ?

— Vous croyez vraiment que c'est le moment de se faire des politesses, lui rétorqua-t-elle en élevant la voix.

Par chance, le voisin de droite avait repointé son nez. Un public stimulant. Surtout si elle voulait faire parler le poulaga. Elle s'y connaissait en flic, c'était une espèce sensible à un environnement stressant.

— Vous vous calmez, sinon on finit cette conversation au poste, répondit l'officier en serrant les lèvres, beaucoup moins affable.

— J'ai le droit de savoir, dit-elle plus bas, coincée entre le mépris et la peur.

Son interlocuteur devait peser pas loin de cent vingt kilos, au bas mot. D'une claque, il pouvait l'écraser comme une crêpe contre la façade de la maison de la Vieille, en prétextant un coup de vent facétieux.

— S'il y a enquête, c'est qu'il y a doute sur les circonstances de sa mort. Quant à la cause, elle reste à déterminer par le légiste. Mais nous souhaiterions vous interroger.

— Je préfère mettre les choses au point, inspecteur.

— Officier, rectifia-t-il en jetant un coup d'œil vers la R16 dont le moteur était resté allumé.

Il apercevait derrière les vitres les yeux de son chauffeur, quasi hargneux.

— Oui, officier, si vous voulez. Je n'ai pas vu ma grand-mère depuis seize ans. Je viens de la gare. Je n'ai pas mis les pieds dans cette ville de merde depuis exactement mes dix-sept ans. J'étais dans le train, il y a quinze minutes, et

je ne crois pas avoir grand-chose à dire, à vous ou à vos collègues.

Elle se sentait tellement énervée qu'elle en aurait fait une multiplication de tous ces chiffres. Sur-le-champ. À titre de démonstration.

— Vous viendrez quand même au commissariat ! Au plus tôt, fit-il en laissant deviner dans le ton de sa voix que la convocation était sans appel.

— Et merde, fit-elle en lançant son paquet de clopes vide par terre.

Elle alluma sa dernière cigarette et recracha la fumée vers la porte d'entrée de la maisonnette de la Vieille.

— Dès que nous obtiendrons de nouvelles informations, nous vous tiendrons au courant, précisa-t-il en ignorant son geste insolent.

Gardien de l'ordre et de la paix jusque sur la voirie ? Superflic, c'était pas son truc.

— Trop aimable, le remercia-t-elle d'un sourire narquois, en continuant à cracher sa fumée nerveusement vers la façade.

— Votre identité ?

— Anna... Anna Kaleban, répondit-elle après quelques secondes d'hésitation.

— Madame Kaleban, je vous conseille de changer de ton avec nous. Nous faisons notre travail. Ne m'obligez pas à être désagréable.

— Je n'ai aucun doute sur vos capacités en ce domaine, dit-elle en le regardant droit dans les yeux.

Entre ses doigts, sa cigarette tremblait. Elle roula au sol. Anna l'ignore, de même qu'elle ne répondit pas au salut de l'officier qui regagna le véhicule de fonction qui l'attendait.

Elle resta immobile sur le trottoir. Les yeux toujours tournés vers l'extrémité de la rue où la voiture de police

venait de disparaître. La rue lui sembla soudain très calme. Presque hostile. Elle en avait vraiment marre de cette ville de merde. Cela ne la réjouissait même pas d'être débarassée de la Vieille.

Elle chercha son paquetage des yeux. Il était posé sagement sur le pas de la porte. Elle le récupéra et reprit son chemin, les poings serrés.

Avant d'avoir dépassé le pâté de maisons, elle eut la sensation d'être suivie. Des pas précipités. Une démarche poussive, une respiration haletante. Peut-être même une vague odeur de poireau.

Elle se retourna, intriguée. Une femme d'une cinquantaine d'années, vêtue d'une robe de ménage à carreaux jaunes et verts, lui courait après. Elle lui faisait des signes désespérés. Ses bras décrivaient des arcs de cercle, comme les ailes d'un albatros qui s'apprête à s'envoler.

*Pas de risque, ma belle, tu rentres dans la catégorie des gallinettes, des gallinettes senior qui plus est,* pensa Anna en souriant presque.

— Attendez, Attend'...

Arrivée devant Anna, elle continua d'agiter ses bras. En synchronie, sa bouche s'ouvrait et se fermait, comme une porte d'ascenseur en dérangement.

Anna cessa de sourire. Elle n'avait aucune envie de bavarder. C'était pas dans ses cordes de faire la causette.

Elle fit un signe qui ressemblait à quelque chose de vaguement amical et se retourna, prête à reprendre son chemin.

Des ongles s'enfoncèrent dans son bras.

— Aïe !... Mais ça va pas ou quoi ! cria Anna en se massant le bras.

— Désolée... Ouf !... Vous m'avez fait courir. Je n'avais pas fait autant de sport depuis 1956. À l'époque, j'étais majorette. J'avais participé à un concours de hula hoop !

dit son interlocutrice en posant ses deux mains sur une énorme poitrine qui semblait prête à exploser.

— Écoutez, je suis assez pressée, indiqua Anna en faisant mine de repartir.

— Vous ressemblez à Yvonne. Directe. Franche.

— Vous connaissez ma grand-mère ? demanda Anna sur un ton soupçonneux.

— Oui, je suis arrivée dans ce quartier en 1994. Elle m'a beaucoup aidée... et nous sommes devenues amies.

— Ha... bien.

Anna tourna la tête pour signifier la fin de la conversation. Mais son adversaire était coriace et elle avait le sourire facile.

— Je m'appelle Dorothée. Dorothée Ardieux. Elle lui tendit la main. Anna secoua la petite main potelée, sans conviction. Elle n'avait plus une seule clope et il fallait venir à bout de cet énergumène.

— Anna, articula-t-elle mollement.

— J'ai entendu l'officier. Je suis la voisine de gauche d'Yvonne, précisa-t-elle en tendant l'index en direction de sa maison. J'étais au premier. Je suivais les allées et venues de ces hommes. C'est comme ça que j'ai appris qu'Yvonne a été empoisonnée, ajouta Dorothée en rougissant.

— Empoisonnée ? C'est quoi ces conneries !

— C'est ce que j'ai entendu, mais je n'en sais pas plus, s'excusa Dorothée en portant la main à sa bouche comme pour retenir les mots qui se bouscuaient et qui allaient basculer entre elles deux si elle n'y prenait pas garde. Au moins le contenu d'un sac-poubelle de cent litres.

Anna se sentit troublée. Elle avait besoin de réfléchir. De se poser deux secondes et de penser à tout ça. Seulement, il y avait ce boulet.

— Écoutez... Je vous remercie pour cette information.

Mais je dois y aller. J'ai du chemin. Et des démarches, ajouta-t-elle en faisant un geste évasif.

En fait, elle n'en savait rien. Mais les remerciements lui coûtaient déjà assez. Pas question de s'appesantir dans cette rue qui lui foutait la migraine.

— Vous n'allez pas loger à l'hôtel ! lui dit Dorothée sur un ton de reproche. Anna avait déjà tourné le dos. Mais cette femme était là, derrière elle, comme un alien, prête à lui sauter dessus et à lui planter ses crocs dans la chair.

— Je... Eh bien, je ne vois pas en quoi...

— Je veux dire... je m'exprime si mal. Je suis timide, vous savez.

— *Comme un godzilla*, pensa Anna.

— Yvonne savait me blaguer à ce propos.

— *Entre bêtes préhistoriques...*

— Venez chez moi ! J'ai une chambre d'amis. Vous y serez à votre aise.

— Et pourquoi je viendrais chez vous ? la défia Anna, choquée par l'audace de son adversaire.

— Eh bien... Elle hésita à parler. Je dois la vie à Yvonne.

— C'est reparti les conneries, fit Anna, en riant jaune.

— Je suis sérieuse, Anna. Sur tout ce que j'ai de plus cher, je lui dois d'être en vie. Alors, je voudrais faire quelque chose pour elle.

Dorothée était sur le point de pleurer. Et, en dépit de sa robe à carreaux ignoble, de ses mules usées qu'Anna venait de remarquer, de ce visage bouffi et mal maquillé, de cette poitrine débordante qui semblait être un appel à l'étreinte, Anna sentit ses entrailles se serrer comme chaque fois qu'elle était elle-même sur le point de pleurer.

Elle articula sa capitulation d'une voix rauque.

— Vous avez des clopes ?

— Mon mari fume. Il vous en donnera autant qu'il vous en faut.

En lui prenant le bras, Dorothée l'entraîna vers la maisonnette de la Vieille.

Anna se laissa conduire docilement. Ce qui ne manquait pas de la surprendre. Ce n'était pas dans ses habitudes de se faire avoir par une espèce de vieille poule. Mais elle était dans la zone rouge, sans défense. Pas une flèche, pas une clope. Plus de dignité et obligation de négocier avec l'ennemie. Radical.

Yvonne s'était réfugiée dans un immeuble cossu de la rue des Templiers. Les patrouilles de SS lui faisaient peur. Elle était surtout terrifiée à l'idée de devoir montrer ses papiers d'identité. Un nom à consonance turque en zone occupée. Elle savait qu'elle risquait gros. Les Askhaban avaient été emmenés la semaine précédente. On disait d'eux qu'ils avaient quitté le territoire et qu'ils étaient sûrement dans une prison sur le Front de l'Est.

Elle ne voulait pas en savoir plus.

Elle était descendue dans une des réserves en sous-sol pour ne pas rencontrer de personnel. Il fallait juste qu'elle attende une petite demi-heure. Ensuite elle serait repartie vers Bétheny. Elle s'assit entre deux casiers de pommes de terre. Sur sa droite, il y avait un panier de pommes. Elle en attrapa une et croqua dedans.

Ses longs cheveux bruns étaient tout ébouriffés. Elle avait perdu ses épingles et son chapeau.

La pomme avait un goût acidulé et sucré. Qui pouvait encore avoir des pommes avec ce goût-là depuis que les Allemands occupaient Reims ?

Elle entendit la porte de la cave grincer. Elle se dissimula dans le recoin le plus sombre. Elle avait repéré un plantoir. Elle n'était pas prête à se laisser faire.

Une semaine auparavant, elle avait entendu sa compagne de train se faire violer par des militaires alors qu'elle se cachait dans les toilettes. Elle savait qu'il n'y avait pas d'alternative pour une fille seule. Turque ou non.

L'ombre pénétra dans la cave et s'affaira au-dessus des casiers de pommes de terre. C'était peut-être un commis venu récupérer des légumes pour la cuisinière.

L'ombre stoppa ses gestes. Yvonne sentit son cœur s'accélérer.

— Qui êtes-vous ? fit l'ombre en cherchant à scruter le recoin noir où se cachait Yvonne.

Yvonne resta silencieuse. Sa main droite essayait d'atteindre le plantoir posé contre le mur, à quelques centimètres d'elle.

— Cette odeur de violette... Vous êtes une femme. Une jeune femme. Qu'est-ce que vous foutez ici ? Vous êtes venue voler ? Prenez trois pommes de terre et tirez-vous. Je ne veux pas d'ennuis.

Il se rapprochait de plus en plus. Yvonne se redressa et avança d'un pas dans la lumière, le plantoir caché dans un pli de sa robe.

— Yvonne ? questionna l'ombre qui pencha légèrement sur le côté sous l'effet de la surprise.

Yvonne s'approcha et essaya de distinguer les traits du visage de celui qui connaissait son prénom.

— Je ne vous connais pas, répondit-elle brusquement en faisant un pas en arrière et en serrant davantage son outil contre sa cuisse.

— Tu ne te rappelles pas ? On habitait le même quartier. C'est Hermann, le fils du vendeur de charbon.

— Hermann... ?

Yvonne s'approcha de nouveau. Elle avait du mal à reconnaître dans l'homme qui était devant elle ce petit

gamin couvert de suie qui aidait son père à livrer le charbon dans les maisons du quartier. Un garçon qu'elle ne voyait qu'à la période de Noël. Il avait cessé de venir lorsqu'elle avait eu douze ans.

— On ne s'est pas vus depuis longtemps. Ça me fait bizarre de te retrouver. Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Et toi, qu'est-ce que tu fais ici ? répondit du tac au tac Yvonne, pour gagner du temps.

Combien de pas pour rejoindre la porte de la cave ? Dix peut-être.

— Je suis le jardinier des Henry. Depuis cinq ans maintenant. J'étais venu évaluer ce qu'il nous reste de pommes de terre. Avec la guerre, on a repris le potager. Ça fait un peu de surplus pour la famille. Le marché noir est trop cher, même pour les Henry.

Yvonne avançait doucement vers la porte.

— C'est toi qu'as cultivé ces pommes, elles sont rudement bonnes ! fit-elle en désignant le panier.

— Tu peux en prendre une si tu veux, fit-il en ne la quittant pas des yeux.

— Je me suis déjà servie... J'en avais pas mangé une comme ça depuis longtemps... Yvonne sentait les gouttes de sueur descendre le long de son dos, mouillant le seul calicot qui lui restait. Plus que trois pas et elle atteignait les marches. Un, deux...

Hermann la saisit par le poignet.

— Où vas-tu comme ça ? fit-il en la retenant d'une main ferme.

— Lâche-moi ! T'as pas le droit... Je vais crier de toutes mes forces... Yvonne se débattait comme elle pouvait, griffant, mordant le bras du jardinier.

— Ça suffit ! Arrête de gigoter comme ça !

Yvonne ouvrit la bouche. Hermann lui gifla violemment la joue droite. Yvonne tomba sur les fesses, une main

sur sa joue rouge. La peur avait monté d'un cran. Ses mains étaient glacées.

Hermann lui fit signe de se taire. Il avait tourné la tête vers le soupirail. Yvonne tendit l'oreille. Les bruits de bottes. Ils arrivaient dans leur direction. Le martèlement résonnait entre les murs de la cave. Comme un battement de cœur qui répondait à celui de leur poitrine. Un rythme sans faille, sans appel.

Et l'orage passa.

Hermann fit signe à Yvonne qu'elle pouvait partir.

Yvonne ferma les yeux. Les troupes SS. Si ce n'était pas cette fois-ci, ce serait la prochaine.

Avant qu'elle eût regagné la porte, il lui adressa la parole d'une voix rauque, sans la regarder.

— Tu passeras le bonjour à tes parents.

— Mes parents sont morts, répondit Yvonne en se retournant sur la dernière marche.

— Ils ont été emmenés ? fit Hermann, l'air préoccupé.

— Non, ils ont eu de la chance, ils sont morts de leur belle mort. Ma mère est morte pendant son sommeil, il y a un mois. Et mon père en bêchant le jardin de Grigny, d'une crise cardiaque, il y a une semaine.

— Je te croyais partie en zone libre. C'est ce qui se disait dans le quartier.

— J'y étais, fit Yvonne en baissant les yeux. Depuis trois ans, avant le début de la guerre. J'étais à Montpellier. À la faculté. Pour ma formation.

— Ta formation ? fit Hermann en ramassant le plantoir qui était à ses pieds.

— D'herboriste. Mais Pétain a supprimé notre diplôme. Avant que j'aie fini ma formation. Il l'a supprimé depuis septembre de l'année dernière. Un coup des pharmaciens. Ils avaient peur de la concurrence. Alors ils ont profité de l'aubaine. Là-bas aussi ce sont les loups qui font la loi.

Hermann haussa les épaules. Non pas qu'il fût indifférent. Mais que pouvait-on contre une puissance militaire comme l'Allemagne ? Il fallait plier et attendre que passe l'orage. Même Pétain n'avait rien pu faire. Il n'avait pas pu les sauver.

— La France va mal. Dommage qu'on ne puisse pas faire d'un pays comme on fait d'un jardin. Enlever les mauvaises herbes, la chienlit, les mauvaises bêtes et retourner la terre...

— Les mauvaises herbes, c'est nous, les Turcs, les Juifs, Hermann ! lança Simone qui sentait la colère la clouer sur la dernière marche alors qu'il était urgent qu'elle s'en aille, qu'elle rejoigne Bétheny.

— Tu fais de la politique, Yvonne, maintenant ?

— Et toi, tu as choisi ton camp ? rétorqua la jeune femme perchée sur sa marche, les yeux bleus tels deux glaçons dans la lumière.

Hermann soutint ce regard. Un lac bleu dans une montagne ardue. Un refuge de pureté au milieu de la confusion et du mensonge.

— Non, répondit Hermann, contrarié. Je n'ai rien choisi. Je dis juste que si on soigne un jardin correctement, il nous soigne en retour. Si on avait entretenu la France comme elle le mérite, on n'en serait pas là... Et je n'ai rien contre les Turcs ou contre les Juifs, ni même contre les Allemands d'ailleurs !

Yvonne hocha la tête. À quoi bon se disputer ? C'était déjà beaucoup d'être en vie. De ne pas être violée, ni torturée, ni emprisonnée.

— Pourquoi es-tu revenue ? fit Hermann, un peu perplexe.

— Je voulais revoir mon père. Je voulais être auprès de lui. Il est mort avant que je mette les pieds à Reims. Mais ça change rien. Elle est ici ma vie. La zone libre, c'est juste une

illusion. Il n'y pas plus de liberté là-bas qu'ici. En particulier depuis qu'ils ont voté cette loi contre les herboristes.

— En prenant le risque de te faire tuer ou déporter...

— J'espérais pas que tu comprennes, fit Yvonne en se tournant de nouveau vers la porte. Après tout, on se connaît à peine !

Elle ouvrit la porte et franchit le hall d'entrée de la grande demeure.

Hermann la rattrapa de justesse sur le trottoir.

— Tu as besoin d'aide. Tu retournes chez toi ?

— Chez Simone. Depuis qu'ils ont francisé leur nom et qu'ils ont des arrangements avec la *Polizei*, avec son père tailleur, sa famille est à l'abri. Les patrouilles délaissent un peu sa rue. Simone m'a proposé de m'héberger deux nuits, le temps de récupérer quelques papiers chez mes parents.

Et d'ailleurs, pourquoi tu veux m'aider ? ricana Yvonne. Tu as pitié ? T'inquiète ! Les gens comme moi s'en sortent toujours, fanfaronna-t-elle.

— Ce n'est pas ça, répondit-il en rougissant, le regard fuyant. Je te retrouve là-bas à vingt heures trente. Je sifflerai.

— Hermann, vous avez compté le nombre de fleurs du bouquet de Mme Sépas ? Je crois que c'est un nombre impair, fit une voix lointaine et contrariée.

— C'est ma patronne. Sauve-toi. Normalement, tu devrais être tranquille jusqu'à l'avenue du Docteur-Lemoine. Après, fais attention à toi.

Yvonne regarda la fleur qu'il venait de poser dans sa main, en lui faisant ses recommandations. Un iris blanc en bouton : « *Garde espoir* ». Elle le déposa sous son calicot, les pétales contre sa peau, une douce odeur suave entre ses seins, et partit en direction de son quartier, les sens aux aguets.